

108 - Aujourd'hui 48^e jour

Comme chaque midi, j'ai marqué d'une coche ce 48^e jour de notre dérive au gré de l'océan. Ce n'est que samedi et demain, si je suis encore vivant, ce sera une grande coche pour marquer le dimanche. Mais demain est si loin que nul ne sait si j'aurai encore la force de procéder au rituel. Pour l'instant, le soleil est au plus haut, presque au-dessus de ma tête qui souffre de ces maudits rayons ardents qui me brûlent le crâne, malgré le tissu que j'ai noué à la manière des pirates, comme me disait ma mère.

Pauvre mère, si elle me voyait au fond de ce vilain canot maculé de sang, un mélange entre celui des mes multiples blessures et le sang de cette bonite que j'ai attrapé je ne sais plus quand et que j'ai dévorée en me rappelant les lectures du coin du feu...

Ce marin britannique qui dégustait lentement son biscuit de mer moisi et rongé par les vers, disant « c'est un magnifique et tendre tournedos que je savoure et qui me remplit de force ». Puis il buvait à petite lampées son décilitre quotidien d'eau à moitié pourrie en disant « ce Château Margot est un crû de grande noblesse qui me désaltère avec délice ». Ce marin a survécu et à l'inverse de ses compagnons d'infortune, son attitude positive l'a aidé à garder force et esprit pendant plus de deux mois.

Mais cet exemple de stoïcisme me sera-t-il salubre ? Pourrais-je moi aussi garder des forces jusqu'à ce que.... Jusqu'à ce que quoi ? Je suis là, perdu au milieu de nulle part après que mon bateau ait coulé corps et bien sans que je ne comprenne ce qui était arrivé.

C'était de nuit, une magnifique nuit où les étoiles tropicales dansaient dans le firmament, jouant avec cette voie lactée tellement lumineuse qu'aucune lumière n'était nécessaire pour faire le tour du pont ou pour régler les voiles.

Mais où allait-on ? Étais-je seul ou accompagné ? Dans ces longues traversées, on se parle à soi-même et on fait les questions et les réponses. Ces réponses qui ne sont pas toujours celles qu'on attendait et qui nous surprennent, provoquant parfois un éclat de rire auquel ne répond aucun goéland, si loin de terre. J'étais probablement seul. Il faut être cinglé pour faire un tel voyage, je devais être seul, mais je n'arrive pas à me convaincre moi-même.

Rechercher cette île perdue dont personne n'a jamais entendu parler et qui ne figure sur aucune carte, même sur aucun document secret ? De la folie sûre dans une incertitude certaine. Mais pourtant j'étais arrivé à la quasi-certitude que cette terre ne pouvait qu'exister. C'était mathématique et il ne pouvait en être autrement.

Longtemps j'ai erré dans cette région inhabitable et inhabitée, examinant chaque atoll, chaque roche, sans jamais rien trouver si ce n'est du désespoir et de la rage. La beauté du ciel apporte le calme et je reprends la route, encore une fois, à l'image de Sisyphe, fils d'Éole et de son rocher.

Qu'est-il arrivé ? Ai-je heurté un caillou non cartographié en ce début de siècle ? Un conteneur tombé d'un cargo ? Le Hollandais Volant, la Perle Noire ou le Titanic dont certains affirment que l'épave navigue entre deux eaux ? Le Nautilus de Jules Verne ou un U-Boot de cette guerre que certains prétendent avoir été la dernière ? Je ne le saurai hélas jamais, je crois.

Le choc a été rude, un immense « bang » qui m'a fait jaillir par-dessus bord, me retrouvant dans l'eau tiède de l'océan, au milieu de mille objets flottants alentour, dont par chance le canot de survie. Il brillait sous la voûte céleste et j'ai pu l'atteindre avant qu'il ne dérive, poussé par l'alizé qui soufflait à 4 Beaufort comme je l'avais inscrit vers minuit dans mon livre de bord.

Après avoir tiré sur l'interminable bout' qui permet d'activer le gonflement du radeau, je tirai un coup sec et le déclanchement se produisit, le canot devenant de plus en plus imposant au cours des 30 secondes nécessaires à son éclosion complète, tel une fleur de lotus salvatrice au milieu des eaux. Il n'a pas été facile de grimper à bord, même si le franc-bord n'est que de quelque 40 centimètres.

Une fois à l'intérieur, protégé par le canope en toile, j'ai constaté avec joie que tout le matériel était intact, ce qui me donnait quelque chance de survivre, voire d'être récupéré dans cette partie inhospitalière de l'océan.

Les réserves d'eau et de nourriture se sont hélas vite épuisées au cours des premiers jours de ma dérive, tous pareils : Inspection de l'horizon, du ciel et de la mer ; puis vider l'eau accumulée dans les fonds souples du radeau, juste là où on s'assied. Malgré le double fond gonflable, il y a toujours de l'humidité qui stagne et qui irrite la peau. Le matériel de pêche étant succinct, heureusement que j'avais ajouté une palangre plus sérieuse pour essayer d'attraper un poisson digne de ce nom. Mais l'océan paraissait vide, tant dans que sur l'eau.

Ne jamais boire de l'eau de mer nous a appris Bombard. Pressez du poisson comme un citron et buvez-en le jus qui lui n'est pas salé.... Mais pas de presse citron et encore moins de poisson, le vide total sous un soleil assassin. Je songe à ma ceinture en cuir et me remémore certains textes de survie, mais c'est dur, la peau de vache, même mastiquée avec de la salive.

Je somnole rêvant à de meilleurs moments, la palangre attachée à mon orteil droit, celui dont l'ongle incarné me fait souffrir depuis bien des années.

Je crois à une lancée, mais c'est bel et bien quelque chose qui mordille à l'hameçon ! Puis c'est une tension ferme : la bête a gobé mon fil rouge qui sert d'appas. Je me réveille complètement et procède avec prudence, il s'agit de ne pas perdre cette prise. Lentement je ramène la ligne et vois briller des écailles comme mille perles. Mais elle n'a pas envie de monter à bord, la vilaine bête. Pauvre animal que celui qui entre dans la bouche d'un autre animal ! Je remercie le ciel de m'avoir rappelé que les hameçons sans arpillons sont aussi inutiles qu'un fusil sans cartouches.

Petit à petit le poisson se fatigue et je le remonte en faisant attention de ne pas percer les boudins du radeau avec les hameçons. C'est une petite bonite qui frétille maintenant au fond du canot, me regardant de ses grands yeux suppliants. Le couteau du bord est à bout rond pour éviter de crever les chambres à air et finalement c'est avec les dents que je brise l'échine du malheureux suicidaire, probablement le seul être vivant à mille lieues à la ronde. Par contre je peux utiliser le couteau pour écailler ce cadeau du ciel que je dévore tel quel en en savourant chaque morceau. Il y a du sang partout, mais je m'en fous, mon estomac a enfin quelque chose à manger. C'est tellement intense qu'une fois la dernière arrête nettoyée, je m'endors dans un profond sommeil.

Combien d'heures ai-je dormi ? Je ne saurais dire, mais il fait nuit. Le nez dans les étoiles, la bonite dans le ventre, j'apprécie ce répit en me demandant de quoi sera fait demain. C'est un cri qui me répond, un cri d'oiseau ! Tout d'abord je ne vois rien, puis se dessine sur l'obscurité

de la nuit une ombre, celle d'un oiseau qui s'éloigne vers le sud-est. Y aurait-il une terre dans cette direction ? Toute la nuit, je scrute l'horizon, mais rien ne vient à ma vue, je pense à la fameuse Anne ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? L'aube pointe vers l'est, mais l'océan reste toujours aussi vide, bien que les vagues aient pris une orientation légèrement différente et que le clapot ait changé le rythme de son bruit. Restons vigilants.

La mer est calme, trop calme, comme à l'approche d'un orage. Mais pas un nuage tout autour du petit point orange que représente mon frêle esquif. Pourtant à mon vent, il y a comme une ombre, probablement un effet d'optique, comme les mirages. Je n'y prête que peu d'attention, mais la chose devient plus évidente et c'est probablement un grain. Cela va rafraîchir l'atmosphère et m'apporter un peu d'eau qui sera bienvenue pour calmer ma soif. Le nuage se précise et curieusement présente des zones plus obscures à sa base, mais mes yeux fatigués n'arrivent pas à décerner si c'est de la pluie. Je me remets à somnoler quelques heures. A mon réveil, je scrute à nouveau l'horizon et le nuage est toujours là, mais sous lui je devine des cimes de cocotiers ! C'est une île !

Reprenant mon courage je décide d'utiliser les pagaies pour me diriger vers cette terre et ce n'est pas facile sur ce radeau rond. Petit à petit je me rapproche et déjà distingue une barrière de corail. Ce soir, je ne dormirai peut-être pas sur l'eau ! Je tire une fusée qui s'élève dans le ciel et éclate à 300 mètres d'altitude, libérant une puissante lumière rouge et descendant lentement avec son parachute avant de rejoindre l'immensité de la mer. Un chien aboie sur le platier et un gosse me voit. Il part en courant dans une direction qui doit être celle d'un présumé village. On m'a vu, c'est bientôt la fin de mon calvaire.

Oui, on m'a vu ! Des natifs me font des signes, m'indiquant un grand feu sur la terre, près de quelques huttes vers lesquelles j'essaye de me diriger avec peine. Une passe très étroite se présente dans le corail de l'atoll, mais je n'arrive pas à m'y diriger sur ce maudit canot. Aussi, je prends la décision de sauter à l'eau et de laisser mon radeau à la dérive. Pas un instant je n'ai pensé aux requins et je nage de toutes mes forces vers la passe d'où s'échappe un courant que j'ai de la peine à remonter. Mètres par mètre je gagne du terrain et finalement deux indigènes vigoureux m'empoignent par les bras en me souriant largement, me menant vers la terre ferme. Je suis épuisé mais j'arrive tout de même à répondre à leur sourire par un autre.

Dans le village, un tambour sonne et les femmes dansent autour du feu. On m'aide à rejoindre le groupe, je suis comme une patte molle mais heureux.

Je viens d'arriver dans l'île tant recherchée et tant cachée, la dernière place au monde où l'on trouve encore une tribu anthropophage pratiquante...

L'eau bout, il y a une saveur d'oignons et de carotte, je sens qu'ils vont se régaler...

Si vous lisez ce message, ne cherchez pas l'île sur la carte et n'essayez surtout pas de la découvrir, ils n'ont pas le sens de l'humour. Et vous ?

PAR© 14-07-2021